

Écrire debout et parler dans l'ombre

Laurie Bédard

Number 333, Winter 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97282ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bédard, L. (2022). Review of [Écrire debout et parler dans l'ombre]. *Liberté*, (333), 81–81.

Écrire debout et parler dans l'ombre

Laurie Bédard

On entre dans ce livre d'une facture impeccable comme on rencontre une personne qui serait à la fois tranquille et éclatante. Tout en contraste, en subtilité et en points de vue divers, l'écriture de Camille Readman Prud'homme se déploie doucement, comme une vue changeante sur un paysage à mesure que le soleil s'y lève.

Ce qu'on découvre rapidement et qui étonne, surtout dans le ton de la première section, c'est cette impression d'une grande sagesse. Comme si la voix poétique parlait avec l'assurance et l'expérience des années. Après avoir vérifié la date de naissance de l'autrice, on peut déduire que cette habitude de se taire et d'observer telle que décrite par le titre – et qui est constamment rappelée – nourrit une réflexion riche et

lières », convoque un rythme plus hachuré et une voix qui s'énonce à la deuxième personne. Plus performative, elle prend racine dans le quotidien et rappelle encore une fois au lecteur la fracture du sujet poétique, qui se présente sous la forme que le poème veut bien éclairer : « dans les magasins tu deviens ton argent / dans les restaurants tu deviens une table / sur les trottoirs tu deviens une vitesse / dans l'autobus, une place en moins / comme les dés qu'on lance / tu n'es plus / qu'une seule face ». Mais le monde extérieur (en particulier celui des relations interpersonnelles) se trouve lui aussi morcelé sous la pression des différentes couches de représentations, d'intentions ou de projections, qui passent par l'observation, mais également par la parole.

Dans l'économie du livre, ce qui voile et dévoile l'instance poétique en même temps que les regards qu'elle pose sur le monde, ce qui fixe en langage et en image ses vides et ses contours, se paie cher et « participe à l'encombrement général », mais en vaut nettement la peine. Il n'y a pas de poésie sans risques. Ceux que prend la poète sont subtils, mais d'une honnêteté radicale. La magnifique suite intitulée « la splendeur des catastrophes » révèle la valeur de cette intransigeance par la figure du fou, qui advient comme un modèle : « les fous ont un incendie, une intensité qui ne se laisse pas arrêter, et moi je n'ai que de toutes petites flammes que le vent ou la pluie éteignent. lorsqu'un fou passe je m'approche mais je n'arrive jamais à le rejoindre parce qu'un fou n'attend personne ». Dans un monde où toutes les représentations se défilent, où ce qui est montré ne correspond jamais exactement à ce qui est vécu, où la vérité n'est toujours que partiellement gagnée, écrire debout, contre le sort « des gens assis », me semble une défense honnête. La poésie naît ici du péril et se range bien volontiers du côté de la fatalité : « choisir, c'est ce qui arrive quand rien ne nous emporte [...] on ne choisit pas qui l'on aime, ni comment on se sent, les oiseaux ne choisissent pas de migrer, ni les fleurs de faner, les jeunes prodiges ne choisissent pas leur talent, pas plus que les fous n'élisent leur loyauté ».

En révélant les masques, les objets, les parades sous lesquelles on se cache, mais aussi par lesquelles on se livre, l'autrice fait naître le poème en rappelant qu'elle y laisse un peu de sa peau. Du côté de la nuit, elle est de celles qui, en dévoilant leur propre regard, savent se plonger dans celui des autres, et reconnaître ce qui s'y cache de familier et de vrai. Je ne connais pas Camille Readman Prud'homme, mais, comme elle, j'ai connu « des écrivaines dont les textes m'ont fait croire qu'elles devinaient mon cœur ». Entre les pages de son livre jaune, j'ai découvert quelque chose comme un sentiment d'amitié. 

Camille Readman
Prud'homme
*Quand je ne dis rien
je pense encore*
L'Oie de Cravan, 2021, 108 p.

La poésie naît ici du péril et se range bien volontiers du côté de la fatalité : « choisir, c'est ce qui arrive quand rien ne nous emporte ».

un regard généreux sur les manifestations extérieures au sujet, qui sont vécues sur le mode de la dislocation de celui-ci : « je me disloque quand je sens que je deviens une image, et qu'échanger devient une affaire de camouflage ou de contention. alors je ne suis plus tout à fait où l'on m'attend, je suis quelque part, mais aussi là où je pense ; je me trouve à un endroit que le croisement d'une longitude et d'une latitude pourrait situer, mais aussi dans l'espoir que le noir me recouvre et dans la pensée de ces gens qui me sauvent ».

C'est sous cette forme paradoxale du langage, où tout est dit en retenue, où toute parole est dénoncée en même temps qu'elle s'énonce, où toute image est effacée en même temps qu'elle se dessine, que se déploie la poésie kaléidoscopique de ce recueil, qui ouvre sur de nouveaux horizons : « j'ai cherché des endroits où l'on pouvait perdre son visage et j'ai trouvé la pénombre mais aussi la voix, car parfois quand on se met à dire il arrive qu'on altère son image ou qu'on la renverse, qu'on descende dans ce qui nous travaille et qu'on desserre un peu ce qui nous enferme ».

La seconde section du livre, « les raideurs fami-